

LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

RZECZPOSPOLITA POLSKA

20 c.

BI-MENSUEL

Rédaction et Administration :
216, boulevard Raspail, Paris (14^e)

1^{re} Année. — N° 3. — 1^{er} Septembre 1917.

Abonnements :
Un An : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

SOMMAIRE

MA Pologne, par Louis HAVET. — La Pologne et l'Internationale, La République Polonoise. — Un Gouvernement complémentaire de la Pologne, par Joseph de LANSKOSKI. — Les Polonois peints par eux-mêmes, par J. J. PADERBOWSKI. — Pologne, par Alfred THIÉRY. — La Situation en Pologne. — Chronique des luttes polonoises attestée par le généralissime russe. — Bibliographie.

Paris, le 13 août.

La paix vers laquelle la planète s'achemine sera l'enseignement des hommes d'Etat. Par toutes ses clauses, elle leur dira qu'il n'y a de grandeur politique qu'à avoir la dans l'histoire future. Devaient-ils, les brigands couronnés de 1773, où s'abimeraient avant cent cinquante ans leurs trois dynasties ?

Où est leur habileté, leur vigilance, leur énergie, leur puissance, leur prestige, leur gloire ? Autrement sages ont été d'obscurs fous sublimes, ces inconnus qui ont versé tant de sang, sans espoir, mais qui l'offraient à la Pologne avec la certitude des prophètes. Car demain votre Pologne. — MA POLOGNE, disait un de mes grands compatriotes — va ressusciter soudain tout entière, un élan de la jeune Russie ayant annulé le crime des trois monarchies.

Du même coup seront conjurés d'autres crimes. Devant le congrès qui proclamera vivante la Pologne, devant le congrès du genre humain, quel plénipotentiaire osera exposer des ambitions à l'ancienne mode allemande ? de quel front un Etat invoquera-t-il ce qu'il hier encore on appelait des droits historiques, c'est-à-dire des violences du passé, ou bien encore de prétendus besoins territoriaux, c'est-à-dire des convoitises ? Il n'y a pas de droits historiques.

L'avenir est aux groupes d'âmes. Le type du groupe d'âmes est la Pologne ; c'est à son exemple de transformer en purs groupes d'âmes toutes les patries.

Louis HAVET,
Membre de l'Institut,
Professeur au Collège de France.

La Pologne et l'Internationale

Lettre à M. Bracke, député de Paris.

Monsieur le Député,

Il y a peu de temps, nous nous sommes réjouis de voir votre nom figurer sur la liste des personnages officiels qui ont pris part à la première manifestation française en faveur de la Pologne. Il nous semblait qu'un des députés parmi les plus éminents du parti socialiste français était particulièrement désigné pour représenter le pays qui sera, au lendemain de la guerre, une des premières nations ouvrières de l'Europe. Votre présence signifiait que le peuple et les ouvriers de France tenaient à honneur de traduire les vœux de la Pologne, qui, déjà rendue libre par le message du Président Wilson et la proclamation du gouvernement révolutionnaire russe, est empêchée de faire entendre sa voix par les contraintes matérielles et morales de la guerre.

Nous avons ici même glorifié la manifestation du 5 juillet. Ce jour-là, nous avons senti que les discours répandaient non à des paroles vides, mais à un acte. Nous nous rappelons la fougue et la sincérité des vôtres. Nous y avons applaudi de tout notre cœur. Ce jour-là, vous avez, sans restriction, souscrit aux désirs les plus sacrés des Polonois et préparé — dans la mesure où les hommes peuvent préparer l'avenir — les décisions du futur Congrès de la Paix.

...Puis la première réponse au questionnaire de Stockholm, dont la déclaration préliminaire, étant la même que celle de février 1915 (1), nous avait laissé quelque déception :

« Les socialistes d'Angleterre, de Belgique, de

(1) Voir l'Humanité du samedi 4 août 1917.

France, de Russie, ne poursuivent pas l'écrasement politique et économique de l'Allemagne. Ils ne font pas la guerre aux peuples, mais aux Gouvernements qui les oppriment. Ils veulent que la Belgique soit libérée et indemnisée. Ils veulent que la question de Pologne soit résolue conformément à la volonté du peuple polonois, dans le sens de l'autonomie au sein d'un autre état ou de l'indépendance complète. »

Cette dernière phrase, nous l'avons relevée avec surprise et inquiétude. Car il n'est pas un Polonois, à quelque parti qu'il appartienne, capable d'admettre deux solutions possibles au problème national, et d'accepter la formule de l'autonomie au sein d'un autre état. Ce serait ouvrir la porte aux compromis de toutes sortes, aux équivoques du langage diplomatique, souscrire à un semblant de liberté sous des apparences plus ou moins déguisées de tyrannies étrangères.

Les socialistes de Silésie et de Galicie adressaient justement au comité hollandano-scandinave, par la voix de leur représentant, M. Ignacy Daszynski, un mémorandum contraire à votre réponse : « Les socialistes polonois exigent comme résultat de la guerre une Pologne libre, autonome et unie. »

En signant la première réponse à Stockholm, vous n'avez donc pas énoncé la volonté des Polonois, dont 800.000 ouvriers, sur qui pèse la plus odieuse domination capitaliste, celle d'un ennemi séculaire, et qui attendent de leurs frères de tous les pays la délivrance.

La suite au questionnaire de Stockholm, publié dans l'Humanité du 11 août, nous rassure au point de vue des intentions françaises :

« Pour la Pologne, le parti socialiste français se prononce en faveur de la reconstitution d'un état polonois indépendant, composé de tous les territoires dont la population aura en majorité déclaré vouloir appartenir à cet état.

Il était temps !

Certains trouvaient bon de nous rappeler l'attitude de l'opposition social-démocrate allemande au sujet de l'Alsace-Lorraine. Rédigé et soutenu il y a vingt-trois mois, le 16 août 1915, par Edouard Bernstein, le manifeste posait en principe : le droit de libre disposition des peuples, la consultation des peuples annexés précédemment par la force.

Ainsi, l'opinion française était bien en retard. Et nous pouvions croire que vous avez oublié vos paroles du 5 juillet, et que les accents de la marche de Dombrowski vous avaient entraîné plus loin que votre pensée ! Nous ne doutons pas, monsieur le député, d'avoir en vous et en votre parti des défenseurs tout dévoués à la sainte cause de la Pologne. Aussi dites à vos amis que nous ne voulons pas d'un *modus vivendi*. Nous le déclarons contraire à toutes nos aspirations, et impraticable au point de vue même de la bonne entente future avec les autres peuples de race slave. La question de l'équilibre européen serait quand même résolue, mais il s'agit de faire droit à une nation, non de disposer d'elle ; de la traiter comme une personne humaine (pardon si Kant nous revient à la mémoire !) de ne la considérer pas comme un moyen, mais comme une fin.

Dites-nous enfin que les cérémonies de Stockholm ne seront pas vaines, et semblables à certains mariages musulmans, où les mullahs envoient des autres soi-disant pleines du souffle de la parole divine, et qui ne sont gonflées que de vent.

TRIBUNE LIBRE

La Rédaction n'est pas responsable pour les articles insérés dans la Tribune Libre.

Un Gouvernement complémentaire de la Pologne

Un groupe de partis polonois en Russie vient de constituer un Comité exécutif, qui représente en réalité un gouvernement complémentaire de la Pologne. Quoique constitué « *in partibus infidelium* », c'est-à-dire en dehors de la Pologne et sans investiture nationale, ce deuxième Gouvernement polonois pourra compléter très efficacement l'action du Gouvernement national de Varsovie quel qu'il soit, et servir la cause de la Pologne (1).

Il faut, en effet, bien se rendre compte que la constitution de ce Gouvernement complémentaire n'a pas été motivée par une scission dans la nation polonoise, ou par des divergences sérieuses entre les programmes politiques des Polonois de la Pologne et ceux de la Russie, mais uniquement par la situation tragique créée au Gouvernement polonois de Varsovie par l'occupation allemande, qui agit chez nous avec une désinvolture infiniment plus grande qu'en Belgique ou en Serbie.

Devant le fait accompli, il est superflu de discuter lequel de ces deux Gouvernements, celui de Varsovie ou celui de Pétersbourg, est le plus régulier. En fait, aucun d'eux ne l'est absolument et ne représente légalement la souveraineté nationale. Tous les deux ne constituent que des Gouvernements provisoires, et si celui de Varsovie est une émanation plus directe de la nation, celui de Pétersbourg aura par contre une plus grande liberté d'action. D'autre part, ces deux Gouvernements seront indiscutablement animés du même patriotisme, et leur politique s'inspirera du même programme national : « Union et indépendance de toutes les terres polonoises, depuis les Karpathes jusqu'à la Baltique. »

Dans ces conditions, l'action de ces deux pouvoirs, loin de se gêner, devra se compléter mutuellement pour le plus grand bien de notre Patrie.

En effet, vu l'occupation allemande, la mission de nos dirigeants se compose de deux tâches parfaitement distinctes.

La première, la plus ardue, la plus ingrate et la plus difficile, consiste à organiser la vie intérieure de notre pays, à lutter pas à pas contre les empiétements continus des pouvoirs allemands, et enfin à déjouer celles de leurs manœuvres ou de leurs visées qui seraient contraires à notre intérêt national.

Cette tâche ne peut être remplie que par le Gouvernement polonois de Varsovie, et il faut le reconnaître, jusqu'à présent nos dirigeants en Pologne ont su la remplir avec un dévouement, une dignité et une abnégation qui leur ont valu le respect et la reconnaissance de toute la nation. Il suffit de rappeler à ce sujet l'immensité de la tâche déjà accomplie en Pologne dans tous les domaines de l'activité nationale, comme l'organisation scolaire, judiciaire et administrative du Pays, comme la reprise progressive de la vie économique, l'organisation des ravitaillements et des secours, etc. Dans un autre ordre d'idées, il faut vraiment s'incliner devant l'admirable et héroïque résistance que nos pouvoirs de Varsovie ont opposée aux Allemands en les empêchant de lever une armée d'un million d'hommes, au moins, qu'ils comptaient pouvoir tirer de la Pologne.

(1) Le Comité exécutif de Pétersbourg est composé de : M. Stanislas Wojcickowski, Président ; MM. Leon Lubinski et Stanislas Jezierski, Vice-Présidents. La Section Militaire est dirigée par M. Zdzislawski et M. Widomski ; les affaires étrangères par M. Grabki et M. Wladowiecki ; les affaires intérieures par M. Gosicki et M. Anaszkievicz ; les finances par M. Paul Gorski. Ces Messieurs, avec dix autres membres, constituent le Comité exécutif, dont le siège est à Pétersbourg. En outre, le Conseil désigne pour le représenter à l'étranger, M. Roman Dmowski à Londres, Erazm Piltz à Paris, et le comte Maurice Zamoycki à Rome.

Notre deuxième tâche consiste à plaider la cause de la Pologne devant l'opinion mondiale, à diriger notre politique extérieure, à tenir haut et ferme notre drapeau national et à proclamer les droits sacrés de la Pologne.

C'est au Gouvernement complémentaire de Pétrograd qu'incombe ce devoir, et nous ne doutons pas qu'il s'en acquitte avec plein succès, d'autant plus que la révolution russe, et surtout le mémorable message du Président Wilson, ont admirablement préparé le terrain.

En résumé, nos deux Gouvernements, celui de Varsovie et celui de Pétrograd, ne doivent constituer qu'un seul organe composé de deux sections, l'une intérieure, l'autre extérieure.

Tous les deux sont provisoires, et aussitôt la Pologne libérée, ils s'empresseront de remettre leurs pouvoirs entre les mains d'une autorité nationale librement choisie par le peuple.

En attendant, nous sommes convaincus que ces deux pouvoirs sauront noblement accomplir leur mission, sans empiéter sur leurs attributions respectives, et sans se laisser entraîner par des rivalités dangereuses, qui ne pourraient que compromettre notre cause.

Nous comptons donc que le Gouvernement polonais de Pétrograd ne sortira pas de son rôle. Il saura éviter les pièges que ne manquera pas de lui tendre nos ennemis, et même certains de nos mauvais amis, qui voudront profiter de cette dualité apparente de direction pour tenter de provoquer une scission dans notre nation comme ils l'ont fait ailleurs. Il doit se rendre compte que si un pareil malheur arrivait, la majorité des Polonais se rangerait du côté du pouvoir qui est, en tout cas, une émanation plus directe et plus complète de la nation.

Envisageons donc avec calme l'avènement de ce Gouvernement complémentaire. Il saura, nous l'espérons, dignement représenter notre Patrie, et obtenir enfin pour elle les précisions et les garanties solennelles et collectives qui lui ont été refusées jusqu'à ce jour.

« Ad majorem Poloniae gloriam ! »

Joseph de LIPOWSKI.

LES POLONAIS peints par eux-mêmes

Nulle nation au monde ne peut se prévaloir d'une richesse de sentiments et d'états d'âme comparable à la nôtre. Dieu n'a pas compté les cordes qu'il a tendues à notre harpe, il n'en a pas mesuré les sons. Nous avons la noble tendresse de l'amour et la rude vigueur de l'action, et le souffle rempèteux du lyrisme et la valeur de la chevalerie; nous avons la douce langueur de la vierge, la pondération de l'homme mûr, la tragique tristesse du vieillard, la légère gaieté du jeune homme. C'est peut-être en cela que se trouve notre charme séducteur, mais c'est en cela peut-être qu'est notre grand défaut. Les changements se succèdent presque sans intervalle : de l'ivresse aux sanglots, de l'extase au marasme, il n'y a souvent qu'un pas. Nous en avons les preuves dans tous les domaines de la vie nationale : dans les événements politiques, les transformations sociales, la création artistique, le travail journalier, les relations de société, les affaires personnelles, surtout... Si c'est là une propriété de notre nature, au regard des autres nations moins choquées du sort que la nôtre, cette propriété ressemble fort à une infirmité, et nous pouvons la nommer notre *arythmie* nationale.

C'est de cette *arythmie* que provient, à coup sûr, l'instabilité, l'inconstance qu'on nous attribue : c'est là qu'il faut chercher la source de notre trop réelle inaction d'action collective et disciplinée. C'est là qu'est le tragique malheur de notre histoire.

Des grands hommes à qui la Providence confia le soin de révéler l'âme polonaise, aucun n'a su rendre cette *arythmie* avec plus de force que Chopin. Ils étaient poètes. La clarté de l'idée, la rigueur de l'expression les gênait, car notre langue, si belle et riche qu'elle soit, n'est pas en état de tout exprimer. Lui était musicien. Et la musique, sa musique seule, pouvait rendre cette âme houleuse, qui tantôt déborde et va battre les rivages de l'infini, tantôt s'arrête net et se repaie, s'amuse jusqu'à l'héroïsme; puis s'élançait avec un ardeur à soulever les montagnes, puis retombe dans cette impuissance du doute où la pensée s'obscurcit et où la volonté meurt.

C'est dans cette musique seule, à la fois orageuse et suave, discrète et passionnée, langoureuse et forte et

terrible; dans cette musique, qui échappe volontiers à la discipline du rythme, qui s'affranchit du métronome comme d'un gouvernement détesté, c'est dans cette musique que notre nation, notre terre, la Pologne entière vit, sent, agit in tempo rubato.

Pourquoi est-ce précisément en Chopin que parle ainsi fortement l'âme de la nation? Pourquoi le cri de notre race jaillit-il de son cœur comme des profondeurs inconnues de la terre jaillit la source vivifiante?

Demandons-le à Celui qui « dévoile le sein du mystère... Il ne nous a pas tout dit, et puisse-t-il ne dire jamais tout... »

J.-J. PADEREWSKI.

(A la mémoire de Frédéric Chopin.)

Pologne

Dieu ! combien de temps encore verra-t-on une nation opprimée et foulée aux pieds par la dernière des races humaines. Le cœur de la Pologne n'a pas cessé de battre, et pourtant son sang sacré inonde les plaines. Des ruines fumantes de ses cités montent vers toi, Seigneur, des cris de détresse ! Faut-il donc que la force brutale triomphe, et verrons-nous les hordes toujours plus nombreuses des Barbares venus de l'Est, franchir les frontières et étendre encore leur puissance tyrannique ?

Ces cris de détresse, ô Seigneur, combien de temps faudra-t-il les entendre encore ?

Ah ! Pardonne-nous, Dieu de justice et de bonté, pardonne-nous d'avoir, avec une indifférence souriante, laissé déchirer ce peuple en trois lambeaux, et d'être restés impassibles quand il fallait voler au secours du droit. Ah ! quel sujet, pour nous, de verser des larmes de sang.

Alfred TENENSON.

Traduction de J. Wyszławska.

La situation en Pologne

Le Congrès politique polonais

Le Congrès politique polonais a adressé à M. Ribot, Président du Conseil, le télégramme suivant :

Trois cent soixante délégués des organisations polonaises en Russie, assemblés à Moscou, représentant toute la province de l'ancienne République polonaise, unies dans cette résolution inébranlable de lutter pour l'indépendance et l'unité d'un Etat polonais ayant accès à la mer, ainsi que pour la liberté des peuples, adressent à la grande nation sœur l'hommage de leur admiration sans bornes.

Nous sommes heureux que le but commun de cette lutte, qui doit rendre à la France, aussi bien qu'à notre patrie, les provinces arrachées jadis par l'Allemagne, fasse vivre à côté de la glorieuse armée française une force militaire de la Pologne si longtemps désarmée.

Le Président : Stanislas JEJERSKI.

En réponse à cette communication, le Président du Conseil a adressé à M. Stanislas Jeżewski, président du Congrès politique polonais de Moscou, le télégramme suivant :

J'ai suivi avec le plus vif intérêt les importantes délibérations du congrès politique polonais de Moscou, dont le consul général de France m'a rendu compte, et je vous remercie du message que vous voulez bien m'adresser. La France, que tant de liens traditionnels unissent à l'héroïque nation polonaise, est heureuse de saluer la reconstitution de son indépendance et de l'unité de toutes les terres polonaises, jadis si florissantes, jusqu'au rivage de la mer Baltique, sous la souveraineté de l'Etat polonais. Le gouvernement de la République française, qui combat dans cette guerre contre nos communs ennemis pour la liberté des peuples, salue le retour à la vie nationale de tous les tronçons de la noble nation polonaise. Il est fier de penser que, grâce au concours des Polonais actuellement séparés de la mère-patrie, une armée polonaise autonome combattra bientôt sous son drapeau national à côté de l'armée française.

A. RIBOT.

Les officiers et soldats de la légion en Pologne demandent en masse à être licenciés

Après l'invitation du Conseil d'Etat provisoire à prêter serment, invitation à laquelle ne répondirent — comme on sait — que de peu nombreux légionnaires,

et surtout après l'arrestation et la déportation du général Pilsudski, une foule d'officiers et de soldats de la Légion résolurent de demander à leur Commandement en chef de les libérer du service. L'ordre du jour suivant, publié le 12 août par le commandement en chef de la Légion, met en lumière la situation de ce corps de troupes :

« Il sera fait droit aux pétitions d'officiers demandant à quitter la Légion polonaise, pétitions qui affluent depuis quelques jours. Toutefois, vu que techniquement il serait impossible et dangereux pour les sections légionnaires de libérer en même temps tous ceux qui le demandent, cette libération durera un certain temps.

« Le commandement de la Légion polonaise ne licenciera donc les officiers que par fractions, dans la mesure du possible et selon qu'il le jugera bon. Les pétitions des soldats légionnaires seront examinées plus tard ».

L'héroïsme des Lanciers polonais attesté par le généralissime russe

Le correspondant du « *Rousskoïe Slovo* » de Moscou, auprès de l'armée active russe, communique des détails sur la conduite héroïque du régiment de lanciers de la Division des Chasseurs polonais.

« L'antique gloire des régiments polonais — écrit le correspondant — a été ressuscitée, sur les tristes champs de la honte et de la défaite, par le régiment de lanciers polonais. Pendant la bataille de Krowcewo, une des divisions russes, avec sa section d'automobiles blindées, fut entourée par les Allemands. Les lanciers polonais, ayant à leur tête le vaillant colonel Mosciak, reçurent l'ordre de sauver la situation. Six fois ils attaquèrent à cheval l'infanterie ennemie, de front, de flanc et enfin sur ses derrières. Les Allemands ne purent résister et battirent en retraite. L'armée russe put heureusement se retirer. »

Le général Korniloff a adressé le 24 juillet, à ce régiment de lanciers, le télégramme suivant :

« Je remercie du fond du cœur le chef des admirables lanciers polonais, les officiers héroïques et les lanciers pour leur premier geste militaire à Krowcewo. Par cette action, ils ont ressuscité la gloire militaire de leurs aïeux et acquis le droit d'occuper une place d'honneur dans les rangs de la brillante cavalerie de l'armée sœur. En rappelant ici les furieuses attaques des lanciers polonais à Somo-Sierra, je suis convaincu que le sang des aïeux coule dans les veines de leurs petits-fils et que ce sang est une garantie et une assurance pour la Nation renaissante, la future liberté et le droit des nations à disposer de leur sort.

« Je destine à chaque escadron 10 croix de l'Ordre de Saint-Georges. »

KORNILOFF.

BIBLIOGRAPHIE

M. Noir et Z.-L. Zaleski. — L'effort vital de la Pologne contemporaine. Préface de Charles Richet. — Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine.

Annoncé comme une systématisation de réponses et de notes explicatives, c'est un petit volume de réalisation heureuse. Les auteurs y abordent tous les aspects du problème polonais avec une information sûre et documentée, et le désir d'expliquer les événements de l'histoire polonaise depuis les partages. Mais nous eussions aimé que ce résumé, destiné à nous donner une idée de la vie sociale de la Pologne, fut moins nourri de faits et plus riche de philosophie.

De caractère didactique, il n'a rien d'un ouvrage de vulgarisation destiné au grand public; il incite seulement ceux qui s'intéressent déjà à la Pologne, à des études plus approfondies, mais ne les satisfait point malgré la multitude de ses détails.

Il donne de la curiosité, agite certaines questions brûlantes, mais avec un optimisme un peu forcé, destiné à faire croire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes polonais.

L. PASCAL-SARRETT.

Stanislas POSNER. — La Pologne d'hier et de demain. Introduction de Georges Renard, professeur au collège de France. Paris, Felix Alcan. Prix : 1 franc.

« Nous nous accusons de n'avoir pas encore parlé du livre de M. Posner. »

C'est une étude brève, substantielle et résolue de la question polonaise. Dans une première partie, l'auteur dessine la physionomie géographique et économique de son pays, démontre la nécessité naturelle de l'unité de la patrie polonaise, sa personnalité, avec des chiffres, mais aussi du pittoresque et de la vie. Puis vient le récit lamentable du martyre de la Pologne, de ses désespoirs, de ses sacrifices, de ses sursauts de révolte et d'enthousiasme.

Cela finit par un hymne à la douleur et à l'espoir du Livre des Pèlerins de Mickiewicz.

Nous recommandons chaleureusement à tous nos lecteurs ces pages émouvantes, dues à un grand patriote, à un grand économiste polonais.

L. P.-S.

SYMPATHIES

A Mme B...

La dernière fois que j'ai eu l'honneur de recevoir votre visite, vous m'avez adressé, chère Amie, quelques-unes de ces piquantes acclamations dont vous êtes coutumière, sur un sujet qui paraît vous tenir fort à cœur, et qui mérite de ma part une franche et complète explication. La brillante et vaillante Française que vous êtes ne voit pas sans un dépit marqué mais raisonnablement, et moi cour aussi, à des étrangers, que vous voulez bien déclarer honorables et même sympathiques, mais qui vous paraissent usurper une place, réservée selon vous à nos seuls compatriotes. « On ne peut venir chez vous, m'avez-vous dit l'autre jour, sans y rencontrer un Monsieur en *ski* ou une dame en *sha*. Votre salon est devenu une petite Pologne en miniature. On y commente Mickiewicz, Kraszewski ou Sienkiewicz, Chopin règne en maître absolu sur le piano, d'où il a chassé Faure, Debussy et tous nos vieux maîtres français du XVIII^e siècle; des reproductions de Matejko ont remplacé ces deux charmantes gravures d'Eisen que j'aimais tant, et je crois bien que la carte du front occidental vous intéresse moins que les limites de la future Pologne. Les affaires de notre France ne peuvent-elles suffire à votre activité curieuse? et n'y a-t-il pas assez des nôtres, mobilisés ou non, valides ou infirmes, réfugiés lamentables ou ruines de la guerre, pour mériter votre compassion, de préférence à ces Slaves d'origine incertaine qui, avant la déclaration de la guerre, dépendaient politiquement, soit d'un allié aujourd'hui bien fléchissant, soit de nos deux plus terribles adversaires? »

Voilà, fidèlement résumés, je crois, les reproches que vous m'avez adressés avec cette épique ironie et cette partialité voulue qui, dans le langage d'une femme, témoignent qu'elle veut bien encore s'intéresser à vous, et que les torts qu'elle vous attribue ne vous ont pas aliéné toute son affection. Voilà précisément pourquoi je tiens à vous répondre nettement et à vous fournir toutes les explications que m'ont réclamées votre sourire agressif et vos yeux brillants tout chargés de rancune. Je ne me prêterai point en vaines considérations sur la politique extérieure; votre diplomatie féminine est trop efficace à réaliser pour ne pas sourire de la nôtre; je ne m'attarderai pas même à relever vos évidentes exagérations; vous les connaissez aussi bien que moi, et vous n'en usez que pour me piquer au jeu et provoquer la riposte. Vous n'ignorez pas que mon goût récent pour la littérature et l'art polonais ne m'ont nullement détourné de notre production nationale; il est facile, vous le savez bien, d'élargir le champ de ses admirations sans cesser d'être passionnément attaché aux préférences françaises; l'ignorance des œuvres du dehors n'est nullement la condition du patriotisme artistique, et vous l'avez montré vous-même en conciliant une large information sur l'art étranger avec une netteté élégante, sobre et spontanée, qui est bien de notre race. Ignorez-vous aussi que la question polonaise est devenue une question internationale, où la France avertit le droit et le devoir de dire son mot; qu'elle ne pourra intervenir efficacement qu'à la condition de bien connaître ceux dont elle prétend défendre les droits, que les sympathies franco-polonaises s'appuient sur une tradition quatre fois centenaire, momentanément obscurcie par l'alliance tsariste, que... Mais me voici embarqué dans une laborieuse dissertation de politique étrangère, et je vous vois déjà esquiver une moue d'ennui qui vous dispense d'examiner mes arguments. Mais aurez-vous encore le courage de reprocher aux Polonais de compter parmi les sujets des gouvernements qui les ont opprimés contre toute justice? Autant vaudrait faire un grief aux Alsaciens-Lorrains d'avoir vu le jour en pays annexé... Tout cela, vous le savez aussi bien que moi, et vous n'éleveriez pas tant de fragiles objections de fait contre mes sympathies polonaises, si vous les compreniez et si vous sentiez capable de les partager; aussi vais-je essayer, non pas de vous convaincre par une rebutante dialectique, mais de vous faire suivre, de l'esprit d'abord, du cœur ensuite si je puis, l'évolution de mes sentiments à l'égard de la Pologne et des Polonais.

C'est par ses affinités intellectuelles que s'est établi d'abord le contact; des Polonais lettrés m'ont initié aux beautés, presque entièrement ignorées chez nous, de leur poésie et de leur théâtre. Bien qu'un élément important m'échappe, — puisque, ignorant de la langue, je ne puis juger de l'harmonie, du rythme, de toute la musique verbale, — le fond de cette littérature est si riche, les idées si généreuses, l'élan lyrique si puissant que j'en ai été aussitôt ébloui. L'unité persistante de ce peuple morcelé et torturé, ses invincibles aspirations vers la régénération, sa vitalité intense au milieu des

pires épreuves, son idéalisme éperdu fondé sur le sens le plus aigu du réel, ce don de voir le futur par delà le présent, de tempérer les larmes brûlantes par le rire frais qui reconforte, et le supplice atroce d'aujourd'hui par la vision radieuse de demain tout cela fait de cette littérature quelque chose d'immensément savoureux, de très original et de très émouvant qui m'a, dès l'abord et entièrement, conquis. Pour qui ne borne pas étroitement son horizon intellectuel au lyrisme tout verbal de M. Rostand, à l'optimisme roublard de M. Capus et à la psychologie salomienne et bien pensante de M. Bourget, les vers d'un Krasinski ou d'un Mickiewicz, d'un Slowacki ou d'un Wyspianski font l'effet d'un vent frais, chargé, venu des monts ou du large, chargé d'effluves forétiers et d'odeurs douces, apportant avec lui, dans une rafale parfois nébuleuse, toujours irrésistible, le parfum puissant de la terre ou souffrent et jouissent les vivants, ou vivent éternellement. Une existence mystique et supérieure, ceux que nous — polons les morts.

Le peuple qui s'enorgueillit d'une telle littérature ne saurait être un peuple banal. Vous étouffez-vous que j'aie voulu le connaître de plus près dans son passé, son présent, son avenir? Vous le comprendrez d'autant mieux que vous connaissez aussi quelques spécimens de son art plastique et musical, si profondément ethnique et populaire, et en même temps si élevé d'aspirations, si distingué de facture; vous avez admiré comme moi ces vigoureuses et originales peintures, toutes inspirées des traditions, des coutumes et des types issus du sol natal, cette architecture qui emprunte ses grandes lignes aux antiques canons nationaux, aux immuables nécessités locales, ses détails à la flore et à la faune autochtones, avec un vigoureux parti pris de synthèse harmonieuse et de stylisation. Je ne me donnerai pas le ridicule de vous découvrir Chopin, ce demi-dieu tourmenté par la passion, par le génie et par la mort menaçante; il vous a fait passer les mêmes frissons qu'à moi, qu'à tous ceux pour qui la musique possède un sens; mais savez-vous que ses rythmes entraînants ou languoureux, ses mélodies d'une tristesse infinie et pénétrante, ses harmonies imprévues étourdissamment déchantées, ne sont pas l'expression de sa seule personnalité, que tous ces éléments, transmués en une véritable fée de sons par ce magicien de génie, sont eux aussi issus du sol polonais, et qu'ils flottaient épars dans les chants et les danses populaires avant d'être ennoblis et immortalisés par l'art prestigieux du grand romantique?... Et l'histoire de ce peuple, cette histoire qui revivait tout dans son art, avec ses fiertés et ses douleurs, sa brillante frivolité et sa poignante détresse, ses héros fous et son lamentable servage, l'histoire de ce peuple qui est mort une première fois pour avoir trop passionnément aimé la liberté, et qui aspire à revivre pour inscrire encore ce grand nom de Liberté au fronton du temple qu'il reconstruira, croyez-vous qu'elle ne m'a pas donné l'envie de pénétrer davantage dans l'infinité de ces âmes, où, contrastant avec l'universelle veulerie et l'universel calcul, persiste un besoin d'idéal capable de s'élever vers la chimère pour oublier la platitude du réel, de se précipiter dans le feu pour échapper à la vulgarité navrante de la terre?

Voilà pourquoi je les ai connus, ces hommes et ces femmes que vous avez rencontrés chez moi, et dont l'aspect vous a déconcertée un peu, vous qui êtes si vite accoutumée au flegme britannique, à l'ostenatoire générosité des New-Yorkais et à la galanterie cosmétique des Sud-Américains. Je n'ai trouvé chez eux, il est vrai, ni la netteté coupante des décisions froides et irrévocables, ni l'art de jongler dangereusement avec ses propres millions et avec ceux des autres, ni les insidieuses calmeries ou le sang latin enveloppe son ardeur sous la caresse des yeux et de la voix. J'ai trouvé quelque chose de mieux que tout cela, quelque chose qu'un mot suffit à résumer: j'ai trouvé des amis.

Que faut-il pour créer entre deux êtres, comme entre deux peuples, une vraie et solide amitié? Il faut des affinités et des différences, une mutuelle compréhension et une certaine compensation chez l'un de ce qui manque à l'autre, il faut enfin — et c'est peut-être le plus important — quelques défauts semblables que l'un et l'autre chérissent et cultivent comme d'authentiques vertus. Toutes ces conditions se rencontrent à merveille, quand il s'agit des Polonais et de nous. Leur culture classique, profondément imprégnée d'esprit méditerranéen, a fait d'eux les plus latins parmi tous les slaves; leurs relations séculaires avec notre civilisation et notre littérature ont fait tomber devant eux la minuscule et infranchissable barrière qui nous sépare irrémédiablement de tant de peuples étrangers: ils comprennent l'esprit français, l'ironie française, devant qui la lourdeur germanique se heurte, le sérieux et l'orgueil britannique s'effondrent, la fierté castillane se cabre et la finesse italienne médite une ténébreuse riposte; seuls

avec les rarissimes échantillons que représentent certains Américains du Nord très lettrés et cultivés, ils sympathisent avec notre gaîté légère et superficielle, ils comprennent et assimilent ce petit rire indéfinissable qu'on appelle encore le parisianisme, qu'on dénomme l'esprit boulevardier au temps où le boulevard était autre chose qu'un ramassis de rastas et de filles. Cette particularité rare nous engage d'emblée à essayer, nous aussi, de les comprendre; je ne jurerai pas que nous y parvenions tous, ni du premier coup, ni complètement; nous saisissons sans peine ce par quoi ils nous ressemblent: nous leur savons gré d'aimer l'élégance et le brillant, de se passionner pour l'art du beau langage et de la discussion courtoise, d'être prompts aux généreux élans et de mettre la liberté au-dessus de tout; nous leur pardonnons volontiers de ne pas posséder toujours ce sens inné de l'équilibre pratique de l'organisation bourgeoise, de la réalité quotidienne, qui tempère chez nous un donquichottesque traditionnel, mais superficiel; mais je crains que bien des Français n'apprécient pas à sa juste valeur ce par quoi ils nous sont supérieurs: la fraîcheur de sentiments et d'impressions, qui coexiste chez eux avec le rire et l'ironie, sans en être étouffée, une constante aspiration vers l'idéal, que nous avons possédée jadis à l'état permanent, et que nous retrouvons encore aux heures critiques, mais qui chez eux se manifeste constamment par le besoin de vie religieuse, la ferme croyance à la pénétration continue du surnaturel dans le réel, l'amour et le respect des personnalités fortes, que leur génie place au-dessus des mêlées vulgaires, et dont le non sert de ralliement à tout un peuple. Ces vertus, nous les aurions conservées peut-être, si le Destin nous avait infligé les mêmes épreuves qu'au peuple polonais; celui-ci nous pardonne de ne pas toujours le comprendre car notre sympathie, si elle n'est pas toujours éclairée, contraste trop avec le despotisme germanique, la brutalité moscovite ou l'indifférence autrichienne, pour qu'ils ne s'en montrent pas touchés, malgré ses lacunes ou ses incompréhensions.

Enfin, quand un Polonais nous voit consumer tant d'heures en conversations charmantes et vaines, abandonner si aisément le projet de la veille ou l'idole du mois précédent, chercher notre indépendance individuelle au point de succomber sous les coups des malfaiteurs publics plutôt que de réaliser une association forte, il reconnaît si bien ses propres défauts, séduisants et pernicieux, qu'il se sent davantage attiré vers nous. Il murmure: « Prenez garde, c'est par là que nous avons péri, c'est par là que vous risquez de périr à votre tour ». Puis il cause, loquacement, d'une voix chantante et prenante, avec des trouvailles pittoresques d'expression, des hésitations éloquentes, des franchises sereines qui étonnent sans froisser, des emballements dont on voudrait sourire, et qu'on partage malgré soi; il vous expose sa dernière grande idée, qui a déjà supplanté toutes les précédentes, dont pas une n'a connu un commencement de réalisation, il vous révèle un artiste inconnu qui dépasse de cent coudées celui dont il vous a parlé la fois dernière, et qui était décidément bien surfait, il vous annonce qu'il vient de fonder, avec deux ou trois amis, une nouvelle Société polonaise, destinée à démolir rapidement celle où il vous a présenté et que dirigent quelques compatriotes dont il m'a copieusement dit: « Vous pensez? » Comme c'est bien Polonais! Et comme c'est bien Français!... et voilà pourtant de quoi ils sont morts et de quoi nous mourrions peut-être; et c'est cela qui fait le charme de la vie et que nous préférons, malgré toutes les leçons, toutes les défaites et toutes les misères, au capitalisme mécanique et à l'existence tirée au cordeau.

Le charme! Que n'ai-je écrit ce mot plus tôt? Il résume tout et m'eût épargné bien des lignes inutiles; et c'est le mot qui peut le mieux vous faire tout comprendre, vous frapper et vous attirer. Oui, les Polonais ont le charme, ce je ne sais quoi indéfinissable qui est tout pour nous autres Français, et plus encore pour nos gracieuses compagnes. Oui, les Polonais ont le charme, et si vous ne vous en êtes pas aperçue tout d'abord, je vous supplie d'essayer, malgré toutes vos défiances et vos préventions, de le découvrir en venant chez moi, un de ces prochains soirs; vous y trouverez encore des messieurs en *ski* et des dames en *sha*; on y jouera encore du Chopin, on y feuilletera des albums d'art polonais; et l'on y lira la traduction inédite d'un drame bref et poignant de Wyspianski. Je gagerais — dussé-je vous paraître bien presomptueux, — que cela n'aura plus pour vous le même aspect, et que, maintenant que vous les connaissez mieux, vous verrez dans les Polonais ce qu'ils sont en réalité: des amis, de vrais amis.

Votre respectueusement dévoué,

FÉLIX GAÏFFE.
Agrégé de l'Université.

Z KRAKOWA

Poraz wtóry w ciągu 50 lat uwaga Europy zwrócona była w stronę podwawelskiego grodu. Przed 37 laty obchodzono w Krakowie jubileusz Nestora piosenki polskich, Polska — ku zdumieniu całej Europy — oślniła ludz majestatem swej potęgi kulturalnej.

Złożono nam hold i przedkło o nas zapamiętano; w Europie myślny nie ważyli na szali polityczno-dyplomatycznej.

Uroczystości naszej narodowej 29 maja tego roku już nie są zdumieniem oczekiwano; przekazono się wreszcie, dzięki prezydentowi Wilsonowi, że i my mamy coś do powiedzenia samodzielnie. Głos nas nie rozległ się dalej, niż za wały Krakowa, a pomimo to, echo jego rozleło się po całej kuli ziemskiej... w Japonji, Australji, Ameryce... i uznano nas za aljantów. Mowa Ignacego Daszyńskiego obwieściła światu: « niko mu ważyć nie wolno, że nieśmiertelne prawa narodu nie są uświęconymi ».

Rozwiniął się orli lot polskiego genjuszu dziejowego. 29 maja odbył się w Krakowie obrady *narodowe*, przedmówił dziejczy Koła Polskiego we Wiedniu.

Wspomnienie o tem dniu historycznym nie zatrze się w pamięci narodu, on będzie polskim 14 juillet.

Rano o godzinie 10-jej w kościele akademickim Św. Anny odbyło się uroczyste nabożeństwo, pod klasterem uformował się pochód, liczący kilkanaście tysięcy ludzi. Wkrótć śpiew hymnów narodowych, przy dźwiękach orkiestry, ruszył on przez plany pod gmach Uniwersytetu Jagiellońskiego. Tu jeden z wybitnych przedstawicieli obywatelstwa złożył hold profesorem szesnocy za znane ich pismo w sprawie kierunku narodowej polityki, wysłane do Koła polskiego w Wiedniu. Następnie przemawiali przedstawiciele młodzieży akademickiej z Krakowa i Lwowa. Potem tłumy udały się na Mały Rynek pod lokal redakcji «Piasta», gdzie z okien przemówili postowie: Witos, Bojko i dr. Głabiński. Mówcom urzędowo burzliwą owację, zebrani spojnie się rozeszli.

Cała ta potężna manifestacja miała przebieg nadzwyczaj poważny, spokojny, pełny godności. Manifestacja musiała przekonać każdego polityka, że wszelki opór przeciw powszechnej fali ruchu narodowego był by bezskuteczny.

Początek obrad Sejmowego Koła naznaczony był na godzinę 5 popołudniu w pałacu Wielopolskich. Na długo przed rozpoczęciem obrad poczęły pod pałac napływać liczne rzesze ludności.

Pojawiła się najpierw deputacja Ligi kobiet polskich (Od piętnastu organizacji i stowarzyszeń kobiecych Krakowa) w imieniu której odczytała adres p. Choloniowska.

Prof. Stefan Jentys złożył na ręce prezydium Koła adresy wszystkich cechów krakowskich i zaznaczył, że pochodzą one od kół politycznie różnorodniennych, które na wspólną platformę sprowadziła miłość ojczyzny i pragnienie szczęścia dla wszystkich jej synów.

Deputacja, w której skład wchodził między innymi ks. prałat Michalski, dr. Adam Łobaczewski, dr. Tadeusz Rylski, dr. Józef Skąpski, wyczytała adres, pokryty tysiącami podpisów od inteligencji miast galicyjskich. Inna z dr. Stefczykiem na czele podawała szereg adresów, zaopatrzonych w 20.000 podpisów. Imieniem Śląska cieszyńskiego przemówił delegat z Cieszyńska, p. Jasiniński, domagając się aby Koło sejmowe pamiętało o tej Piastowskiej ziemi tak wiernej ojczyźnie. Słowa p. Jasinińskiego silnie wywarły wrażenie. Na koniec wyczytały adresy delegacji młodzieży akademickiej.

Gdy posłuchania deputacji obywatelskich dobiegaly końca, zmieniła się sceneria obrad przed pałacem. Z okien sąsiednich domów roztoczył się widok, dawno w Krakowie nieogładany. Na ogromnym placu kołysało się, imponując swą liczbą, ruchliwe morze głów ludzkich, zgromadzonych wspólną wszystkich ożywiająca myślą. Z tysięcy pierśi odczytały się orkielny na cześć państwa polskiego, na cześć niepodległej ojczyzny. Na balkonie pałacu pojawił się wywołany gromkim okrzykiem poseł Głabiński i przemówił donosnym głosem. Po nim owacyjnie witany poseł Włodzimierz Tetmajer, autor rezolucji z 16 maja. Wszyscy poslowie podkreslili ścisły kontakt, jaki na gruncie idei polskiej, niepodległej, wytworzył się między społeczeństwem i jego parlamentarną reprezentacją. Poseł Marek w końcu wzdął zebranych do rozdzia się na rozkaz narodowy, aby Koło sejmowe mogło w spokoju rozpocząć swe obrady. Wezbrane uczucie tłumy wyalało się jeszcze w mynach

narodowych, które potężnym akordem uderzyły w niebo. Zagrzaniła «Rota», Konopnickiej w takt majestatycznej melodji «na ziemi poznanjskiej, Feliksa Nowowiejskiego. Na koniec energiczny rytm: « Jeszcze Polska nie zginęła! ».

Około godziny 5 rozpoczęły się obrady przewodniczących poszczególnych klubów, które trwały do godziny 6 i pół.

Na sali obrad, po prawej i lewej stronie trybuny prezydenckiej, zajęli miejsca goście z Królestwa Polskiego: członkowie Tymczasowej Rady Stanu; zastępca marszałka koronnego, prof. dr. Mikulowski-Pomorski, Dzierżbicki, Kunowski, przedstawiciele Koła Międzyzwiązkowego mecenas Papiński, b. poseł do Dumy, Siedziński i Zdanowski. Na sali obrad zgromadzili się posłowie członkowie Izby panów: skrajną prawicę zajęli socjaliści, dalej konserwatyści, autonomiści i centrum, po lewicy asiedli ludowcy, wreszcie demokraci narodowi — zszczęsiali ludowcy. W pierwszym rzędzie byli «ccni»: książę biskup Adam Sapieha, ks. arcybiskup Józef Teodorowicz.

O godzinie 6 i pół zagal posiedzenie wice-prezesa parlamentarnego Koła, posel dr. German.

Zabrał głos poseł Włodzimierz Tetmajer, aby uzasadnić swa rezolucję, uchwaloną przez Koło parlamentarne.

Rezolucja opiewa:

« Sejmowe Koło polskie stwierdza, że jedynym dążeniem narodu polskiego jest odzyskanie niepodległej Polski z dostępem do morza i uznaje się solidarnym z tym dążeniem. Sejmowe Koło polskie stwierdza dalej między narodowy charakter tej sprawy i uznaje ją za jedyną porękę trwałego pokoju.

Na wezwanie przewodniczącego wszyscy obecni na sali postawie powstał i miejsc na znak, rezolucję posła Tetmajera przyjmują. Wynik ten powitany został бурzliwym okłasków na sali obrad i przez tysiące tłumy, które zebrały się pod gmachem krakowskiego ratusza.

P. P.

ROSA DUFOUR-BAILLY

Niejednokrotnie nawoływałam i wciąż nawołujęm do wspólnej pracy dla uświadomienia mas francuskich w sprawie polskiej. Mówimy o tem, co należało by zrobić, i zakrywamy oczy na to, co zrobiono bez nas, w ciszy, bez ostentacji. Żądanie było niełatwym, wymagało wiele mozołu i oddania się, nie latem było wobec nieprzychylnego usposobienia carskiego rządu. Opinia Francji, na którą jesteśmy bardzo wrażliwi, systematycznie w błąd była wprowadzana. Wiele wybitnych osobistości urywkowo wypowiadały się o Polsce, często pięknie nawet, ale połowiczność oświadczeń, zastrzeżenia ich, a więc obawa narazenia się komuś sprawiali nam ucieczkę pewnej korzyści. Wówczas, gdy obowiązek uświadomienia opinii francuskiej ciążył na nas, Polakach, gdy gesta mgła, otaczająca kwestję polską, wisiła nad społeczeństwem francuskim, młoda, skromna prowincjonalna nauczycielka stała się potężną rzeczniczką naszych dążeń. W imię patriotyzmu francuskiego, w imię długu, zaciągniętego względem Polski, zwróciła się do nauczycieli, do młodzieży szkolnej, do działaczy społecznych, wzywając ich do spełnienia najwęższego z obowiązków, do przygotowania opinji, gdy nadejdzie chwila zrealizowania wielkich celów, za jakie walczą na równi z francuzami, angiłkami, serbowie i polacy.

Nauczycielką tą jest p. Rosa Dufour-Bailly.

Oto wyjątek jednej z odezw, rozszlanych przez nią do tysięcy kolegow.

« La Pologne a domé au monde grands exemples. Elle n'a jamais fait de guerres de conquêtes; elle a pratiqué la tolérance religieuse dans le temps des guerres de religion, elle a été la première République. Dénembracez par les rois, que ses idées démocratiques effrayaient, elle est restée chevaleresque dans ses longues luttes pour l'indépendance; l'étendard qu'elle levait au jour de révolte contre ses oppresseurs portait: « Pour notre liberté et pour la vôtre.

« Que pouvons-nous pour elle? Avant tout, la connaître. Enthousiasmés par son histoire, touchés par ses infortunes, émus d'admiration par sa vitalité, les Français l'aimeront comme une autre patrie, et réclameront pour elle l'indépendance.

« Alors, elle sera sûre de l'avenir, car la voix de la France, toujours écoutée, se sera davantage après les victoires de la Marne et de Verdun; l'intérêt n'osera se faire entendre après elle. Et d'avoir plaidé pour une si

noble cause, cette voix de France sera, dans l'avenir, plus claire encore et plus prestigieuse. »

Gdybyśmy się chcieli ograniczyć suchym jedynie opisem działalności p. Bailly, cyfry wykazywałyby niezwykłe rozmiary propagandy. « Odezw do nauczycieli » rozszła się w ilości 8000 egzemplarzy i dotarła do najbardziej oddalonych zakątków Francji. Po raz pierwszy od 63 roku usłyszano o Polsce, o jej męczeństwie, o jej prawach do Niepodległości. Odezw do dzieci również tysiącami przenikła do ognisk domowych.

P. Dufour-Bailly z właściwą francuskim pedagogom metodą, nie bawiąc się w czczą frazeologję, tani sentymentalizm, ujęła w ścisłe karby swą propagandę i nadała jej imponującą systematyczną całość. Zaczęła ona od ABC. Stworzyła pismo, z początku przeznaczone dla młodziej działy szkolnej; następnie przekształciła je w organ powożany, gdzie ona sama i zwerbowane przez nią koleżanki, umieszczy cały szereg artykułów z dziedziny historii, literatury i rozwoju ekonomiczno-społecznego Polski. Dwuodniok « La Pologne », wychodzący przeszło od roku, stanowi prawdziwą encyklopedję-zwierzciado bytu narodu polskiego.

oprócz szeregu artykułów w « La Pologne », z których bije wykwintna prostota rzetelnego talentu, i które się czyta niemal ze wzruszeniem, pani Dufour-Bailly napisała « Małą Historję Polski » (« Petite Histoire de Pologne ») arcydzieło-miniaturę. Synetza dziejów, których ujęcie w 30 stronice druku wymagało wniknięcia i dokładnej znajomości szczegółów historycznych. Niemam tam ubarwionych legend dla zachęcenia, a mimo to, wzięwszy do rąk dziełko, czyta się je jednym tchem, z zaciekawieniem. Nie możemy oprzeć się zdumieniu, że praca to cudzoziemki. Mamy przed sobą już drugie wydanie i około 12 tysięcy egzemplarzy znajduje się w rękach francuzów.

Czyż życzyć sobie możemy lepszego środka uświadomienia szerokich mas francuskich?

« Educateurs, — moi-même un vain me je suis — apprenez à vos élèves que le démembrément de la Pologne en 1793 a sauvé la France; dites-leur que maintes fois le sang polonais a coulé à flots pour notre salut. Montrez-leur la beauté de cette race intelligente, artiste et généreuse; son patriotisme et sa vitalité; son grand rôle historique; la légitimité de ses revendications.

Ainsi, vous aurez travaillé pour l'honneur de la France. »

W szeregu artykułów, drukowanych już to w « Journal du Sou polonais », już to w « La Pologne » znajdują się perły literackie jak « Jadwiga ». Autorka przedstawia te postać przepiękną pełną cichej poezji, w sposób tak pociągający, że czytelnik uczuwa ciepło, jakim naród polski potrafi otoczyć ukochaną królową.

Inna perła « Une cérémonie », w 3 N « La Pologne ».

« Nabożeństwo za dusze poległych na polu chwały... Sztyndary pokrywający katafalk symboliczny... sztyndary francuski, rosyjski, angielski, włoski, portugalski, Serbski i... Czarnogórski. Brak tylko tego, który w pierwszej bitwie przedziurawiony był 30 kulami, brak Orła białego na czerwonym tle. Biskup na kazalnicy wylicza nędzę wojny, cierpienia narodów, nie wspomina o tym, co najrozwoźne przechodził udręczenia. Błaga Boga o zwycięstwo, które wróci wolność Belgji, i Serbji, o Polsce zapomina!... W tłumie wrażeń ogromne. Kobiety lłkają, mężczyźni smutnie opuszczają głowy... I oto z organów wychodzi powoźna melodia... coraz czystsza, coraz bardziej przenikająca serca... to Marsz żałobny Chopina... sumienie w zapomnieniu... ukojenie w zapomnieniu... milosć... litość... dobroć... to duch szczydły Polski pominiętej!.

Iżż milosć tchnie w tej smętnej ironii, ileż gorzkiego wyrzutu za objętność względem męczeństwa całego narodu, ileż szczerzego oburzenia za zbrodnic krwawą i ohydny!.

A kiedy autorka zwraca się do młodzieży, znajduje ona oddźwięk jej zamiłowania do narodu — męczeństwa: « Combien nous l'aimons — pisał jej uczennice — cette malheureuse Pologne, combien nous les aimons ces pauvres orphelins, les fils de ceux qui en 1870 et en 1914 préférent leur appui à la France. »

Setki takich listów od uczennic szkół ludowych, liceów, seminarji nauczycielskich znajduje się w redakcji « La Pologne ».

Działalność p. Dufour-Bailly nie jest ułomnym zapalem, lecz jasno zrozumiałym celem, któremu się ona oddaje całą swą duszą.

To też nie tylko my tutaj, na obczyźnie, ale cały naród polski uczył wdzięcznością bezinteresowną i szlachetną pracę siostry-cudzoziemki. J. JANUSZEWSKI.